

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joson SALINA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 130-133

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Vacances de Pâques, vacances express. Charmant rêve plein de soleil, de fleurs, d'oiseaux, de sourires, mais si bref ! Un « beau » matin, on se réveille très tôt, à l'aube grise, sous un plafond fuyant, brusquement renseigné par le lointain gazouillement du lavoir et l'hallucinant pas de charge de von Deschwanden. On y est.

Ne nous lamentons pas. « *Quod est, est* », assurait Aristote. Et il ajoutait que le souvenir peut être un funeste conseiller. D'ailleurs, n'avons-nous pas mille et une raisons de ne pas regretter les vacances ? Après quinze jours de restrictions serrées (gaz, nougat, bretelles, etc.), de soupes populaires et de dîners froids, nous sommes bien contents de pouvoir remplir nos assiettes de bonnes patates chaudes et de déguster ce succulent « zigouille-moustiques » qu'on nomme, dans la bonne société, du ramequin (selon Monsieur Larousse : sorte de pâtisserie au fromage).

Mais la matière ne nous retient point, et la satisfaction de l'estomac n'est à nos yeux, qu'une condition *sine qua non* d'une vie intellectuelle solide. A l'entretien de celle-ci concourent, dès le début du trimestre, de précieuses délectations spirituelles sous l'avenante forme de fêtes et de congés.

Quelques saints patrons, pleins de bonnes intentions, se sont donné le mot pour mourir à peu près le même jour. Après tout, cela simplifie ma tâche et celle des autorités en nous permettant de fêter en même temps, le premier mercredi, Monsieur le Recteur, Monsieur le Directeur, le Révérend Père-Maître et Messieurs les Chanoines Léon(s) Imesch et Eberhard.

C'est par la bouche en cœur de P. Jolidon que le Collège présenta ses vœux à la Toute-Haute Autorité, laquelle répondit fort paternellement. Une autre voix, celle de l'humaniste Jean-gros, exprima à M. le Directeur, le soir au réfectoire, les souhaits des internes. Selon la tradition, la fanfare était présente au grand complet et souligna les cordiales paroles de M. Monney par une éclatante marche. Puis Louis, notre digne maître d'hôtel, apporta la soupe en prononçant, dans un sourire, une formule probablement équivalente au « Madame est servie » des siècles passés.

Faisons un petit bout de machine-arrière pour relater l'événement qui fit de l'après-midi de ce même jour une journée mémorable. Dans la « salle des spectacles » pleine à craquer, la troupe de M. Paul Pasquier donne *Miguel Manara*. Dans un décor au symbolisme bien intentionné le drame très humain et passionné du Don Juan espagnol se déroule sous nos yeux. Ce mystère, qui ne me semble pas authentiquement théâtral, décrit la courbe mystique d'une âme violemment vouée aux esprits de la terre, que l'esprit d'en-haut conquiert par étapes successives, marquées par chacun des six tableaux. D'une action toute

spirituelle, ce beau poème enthousiasma les plus grands d'entre nous et une bonne partie de ces Messieurs les Chanoines. Mais je me demande un peu ce que vinrent y faire les petits et cette nuée d'enfants des écoles, alors qu'un cirque avait dressé sa tente tout à côté. Et que voulez-vous répondre à la petite fille haute comme une table, qui vous demande en sortant : « M'sieu, qu'est-ce que c'est, un Don Juan ? »

Avec tout cela, on ne peut pas dire que le trimestre ait mal commencé. Cependant, le lendemain de ce grand jour, une poignante inquiétude régnait sur nos cœurs : nous approchions d'un vendredi 13. De quoi demain sera-t-il fait ? On consulta les entrailles de nombreuses boîtes de conserves : quelques augures présageaient la révolution, d'autres annonçaient le rationnement des pommes de terre. Grandjean fit l'acquisition d'un pistolet à eau « pour, en cas que, éventuellement, peut-être si... » Bouilloc préféra acheter des amorces, « pour voir encore une fois tout en rose avant de mourir ». Mais la philanthropique campagne de Monsieur le Conseiller Chevalley (Popol dans l'intimité) étouffa dans l'œuf, par une éloquence insinuante, cet embryon de superstition. Le Destin, d'ailleurs, lui donna à peu près raison : un seul malheur s'abattit sur nous ce vendredi-là : on recommença à se lever à cinq heures.

A partir de ce moment-là, la vie perdit un peu de sa saveur et le trimestre fut, pendant quelque temps, presque comme tous les autres trimestres. Parfois, nos recherches scientifiques produisent d'intéressants résultats, qui excitent pendant quelques jours l'admiration universelle. Ainsi, Robert (celui qu'on voit de partout tant il est grand) a inventé un nouveau système, pratique, économique et original de chasse aux rats : enduire le trou de savon (de Marseille, évidemment), et attendre. Minuit... le rat sort, le rat glisse, le rat se casse la patte. Il n'y a plus qu'à le cueillir et à l'apporter à M. Gianetti.

Décidément, le mercredi, ce mois-ci, est un jour faste. La journée de liesse relatée au début de mon « poulet » était déjà un mercredi. Une semaine après, les grands, en lieu et place de l'étude du soir, assistaient à une causerie de M. Léon Savary, correspondant parlementaire de la *Tribune de Genève*, sur « la profession de journaliste ». Cet aperçu fut d'un grand intérêt documentaire et nous fit connaître un tas de choses bonnes à savoir. D'une voix chaude, dans une langue simple et combien élégante, M. Savary nous découvrit la vie mouvementée d'un grand journal. Pour des jeunes gens, il est intéressant d'entendre quelqu'un parler avec ardeur de sa propre profession ; cela nous ouvre les yeux sur l'avenir.

Dans le même but — de nous ouvrir les yeux sur l'avenir, — M. le Recteur inaugura, le lendemain, les cours I. P. Après quelques judicieuses recommandations, il nous confia à la garde bienveillante et souriante du « Kolonel Petrus », héros de la journée et héraut de l'avenir. Les soldats suisses de 1939-45 peuvent dormir tranquilles : les fils seront dignes des pères.

En attendant, au troisième étage, les Physiciens sont en train d'ouvrir les yeux sur le passé : ils préparent la Matu. L'un

d'eux a exhumé, du fond de « la » caisse, une grammaire latine sans couverture. Ducret et Heimos, après s'être demandé quel « cas » *rosibus* pouvait bien représenter, ont remis à plus tard la publication de leur œuvre commune : « Discipline et rouspétance. — Expériences vécues, suivies de pacifiques réflexions et de conseils pratiques à la jeunesse de notre temps. » Bosshart, pour n'être point gêné « dans son labeur écrasant », s'est fait tailler les cheveux à mi-côte... Seul, parmi tous ces grands esprits en ébullition et en furie de travail, seul dans son calme condescendant autant qu'immuable, Monsieur Sarrasin senior continue dévotement à donner des leçons de latin au jeune Briod. Veuille le Ciel récompenser ce désintéressement !

A peine atteints par ce déploiement de forces, nous continuons aussi, imperturbablement, à développer nos intelligences. Une semaine après M. Savary — était-ce un mercredi ? — nous arrivait un nouveau conférencier : M. Charly Guyot. Nous suivîmes, sous sa très compétente direction, l'évolution de la pensée de Sainte-Beuve. Avec une éloquente ardeur, le professeur de Neuchâtel nous montra comment ce grand écrivain, jeune homme travailleur et minutieux, fut happé par la vague du Romantisme, pour devenir finalement cette « pure intelligence critique qui assiste froidement à la mort de son cœur ».

Voilà au moins un accident qui n'arrivera pas aux Agaudiens : afin de fortifier l'union des cœurs, et pour remplacer la « Vallensis » qui n'aura pas lieu cette année, ils s'en allèrent, l'après-midi du même jour, « kneiper » aux Marécottes. N'ayant pas l'honneur de faire partie de cette élite, j'ai interrogé Dédé : « C'était, paraît-il, très sympathique. »

Deux incidents, dont je vous laisse établir la possible corrélation, couronnèrent cette célèbre journée. 1. Montavon, harassé par dix-huit heures de travail consécutives, désireux de s'adonner à « un sommeil bien mérité », ne retrouva absolument pas son pyjama. — 2. Un surveillant, faisant sa ronde dans le corridor d'en-haut, découvrit, pendu aux tuyaux du chauffage (il faut bien qu'ils servent à quelque chose), un cadavre misérablement vêtu d'un simple pyjama et faiblement illuminé par une simple bougie. L'enquête suit son cours.

Ma chronique voudrait bien suivre le sien, mais l'abondance des matières nous oblige à passer sous silence une foule de faits historiques communiqués par les agences de renseignements Zuber et Scie, Gueulasson-Gazette et Géroud'express. Je ne relèverai que les plus importants.

Le dimanche 6 mai, la fanfare, poutzée, endimanchée et ornée du dernier lot de casquettes que possède l'Etablissement, se rendit à Sion, en compagnie d'une délégation jéciste, au premier Congrès jaciste valaisan. On partit de bonne heure. Le beau temps et la joyeuse humeur étaient de la partie, et aussi un brin d'insouciance : témoin ce philosophe porteur de corne qui, au départ déjà, versa consciencieusement l'abondance de sa corne dans le cou de Pitteloud, sous prétexte qu'à Sion, il y aurait suffisamment à boire. Arrivés dans la Capitale, on joua la troisième des trente-six marches de la journée en

montant à l'Ecole des garçons. Précédée d'un jeu scénique adapté aux circonstances et de deux discours remarquables, la Messe pontificale se célébra, magnifique, devant l'immense foule de la jeunesse paysanne. Ce fut vers onze heures que s'ébranla le grand cortège. Nos fanfarons y jouèrent si bien que Monsieur Terraz en pleura. On nous servit ensuite un somptueux dîner, à la fin duquel Roduit-le-Roux se mit à teindre la nappe en brun ; involontairement, je pense : il avait si envie d'un verre de café.

L'excursion à Savièse, l'après-midi, tenait lieu de promenade annuelle de la fanfare. On passa à l'hôpital pour y quémander une aspirine à l'usage de Michetti et pour donner une aubade aux malades. Suants, soufflants, rendus, nous fûmes bien contents, à Savièse, de déguster de la limonade du pays. Une somptueuse assiette valaisanne nous attendait, qui donna à Géroudet et à mon supérieur hiérarchique à la Rédaction des « Echos » l'occasion de révéler des capacités insoupçonnées de garçons de café. Un excellent tambour saviésan agrémenta le goûter en nous donnant un échantillon de sa virtuosité pendant que Glasson expliquait à un Valaisan la géographie du Valais et tirait force photos suggestives.

La joie de cette journée resta assez vivante en nos cœurs pour que nous la retrouvions intacte, le lendemain, lorsque la grrrande nouvelle éclata. C'est à la fin de la classe que les hourras retentirent : enfin l'armistice ! Le goûter débuta dans des acclamations enthousiastes. Sitôt après, la fanfare, pour ne pas perdre la ligne, joua quelques marches. Malheureusement, la première « introduction » s'avéra si douloureusement vaseuse qu'il fallut recommencer. Mais ça n'a aucune importance : c'est l'armistice. Puis les Grands filèrent aux « Mille Colonnes » et les Lycéens en ville. Bien entendu, pas d'étude : c'est l'armistice. Dabney le grand vainqueur démontra la puissance de l'Amérique en payant environ sept cent litres et fit, sur les épaules du bidet Riri, une traversée triomphale de la Grand'Rue. Au retour, pavoisement général des fenêtres et des vestons. On se rendit compte au souper — bruyant à souhait et colorié par force drapeaux — que les bombes, sirènes et autres engins infernaux n'ont plus aucune raison d'être : c'est l'armistice.

« C'est l'armistice », formule magique qui permit à Charrière d'installer un magasin de bannières, un étalage d'insignes et un dépôt de bombes. Mystérieusement, pendant ces jours « V », des sirènes au sifflement plaintif jaillissaient de toute part, s'infiltraient dans les trous des serrures les plus austères et allaient mourir jusque dans la soutane de M. le Recteur. Mais qu'est-ce que ça peut faire : c'est l'armistice.

Et lorsque Churchill eut parlé, quand les cloches eurent sonné, nous partîmes presque tous à la maison sur ordre des Autorités fédérales et cantonales. C'était un mercredi.

Joson SALINA, Rhéto.